

- et saint Dominique, qui habita longtemps le couvent voisin. Cette église a été renouvelée en 824, 1258, 1541 et 1587.
- SAN-SILVESTRO IN CAPIT.** L'une des plus anciennes églises de Rome, bâtie en 261. Elle doit son nom à la tête de saint Jean-Baptiste qu'on y garde. Renouvelée en 1690, cette église a une grande quantité de tableaux médiocres.
- SAN-SILVESTRO A MONTE CAVALLO.** Cette église, renouvelée sous Grégoire XIII, a un lambris doré, deux tableaux de l'Albane et quatre fresques du Dominiquin, au sommet des pilastres de la coupole : l'un de ces tableaux représente *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne*. M. Benvenuti, qui passe à Florence pour un grand peintre, a fait de ce sujet un grand tableau d'apparat ; comparez.
- SANTI-SILVESTRO E MARTINO AI MONTI.** Durant la persécution, et avant de se réfugier au mont Saint-Oreste, le pape saint Sylvestre ouvrit en ce lieu un oratoire souterrain. Il y bâtit ensuite une église qui fut enterrée, oubliée et découverte en 1650, comme on renouvelait l'église actuelle, bâtie en 500 sur le local occupé par l'ancienne. L'église supérieure, riche de beaux marbres, est divisée en trois nefs par quatorze colonnes antiques. Nous allons souvent y admirer les paysages du Guaspre, le beau-frère du Poussin, peints sur les murs des nefs latérales. L'église souterraine inspire des sentiments de piété : nous y voyons souvent une fort belle femme aveugle, ou qui feint d'être aveugle, et qui vient probablement accomplir une pénitence dans ce lieu solitaire.
- SAN-SISTO PAPA.** On dit cette église bâtie par Constantin. Sa première restauration certaine est de l'an 1200, la dernière de 1726. Saint Dominique habita ici quelques années.
- SAN-SPIRITO IN SAXIA.** Hôpital bâti par Ina, roi des Saxons, en 717. On trouve dans la rue principale de cet hôpital un autel élevé par André Palladio, et un tableau de *Job* peint par Charles Maratte. L'église de San-Spirito a une foule de tableaux médiocres.
- CHIESA DELLE STIMATE.** Restaurée en 1595, époque de décadence. Le *Saint François* sur le grand autel est un tableau estimé du Trevisani.
- SANTA-SUZANNA.** Si cette façade, élevée sur les dessins de Charles Mardenne, se trouvait à Orléans ou à Dunkerque, elle semblerait tout à fait monumentale.
- SAN-THEODORO.** Ici furent exposés Remus et Romulus. Un temple fut élevé en leur honneur ; ce temple fut changé en église ; cette

- église fut renouvelée pour la première fois en 774. Les bonnes femmes l'appellent Santo-Toto, et y apportent les enfants malades.
- CHIESA DELLA TRINITA DE' MONTI.** Bâtie par Charles VIII sur la demande de saint François de Paule, restaurée par Louis XVIII. Chercher une vue du château Saint-Ange, du pont et des lieux voisins, tels qu'ils étaient sous Léon X. Voir la *Descente de croix* de Daniel de Volterre, qui, au lieu de peindre les âmes, peint des corps vigoureux et bien constitués : c'est le style de Michel-Ange, moins le génie. Il y a ici quelques bons tableaux anciens, et une foule de croûtes modernes. Les artistes allemands viennent dans cette église se moquer de nous, car la plupart de ces croûtes sont françaises. Les Allemands, peuple de bonne foi, réussissent assez à exprimer l'*onction*. Voir les statues de M. Rauch, celle de Franke et des deux enfants, par exemple.
- CHIESA DELLA TRINITA DE' PELLEGRINI.** Hôpital fondé en 1548. L'église est de 614. La *Trinité*, sur le grand autel, est du Guide, ainsi que le *Père éternel*, placé dans la coupole.
- SANTI-VINCENZO E ANASTASIO A FONTANA DI TREVÌ.** Assez jolie petite église restaurée en 1600 par ce joli garçon si heureux en intrigues, le cardinal Mazarin.
- SANTI-VINCENZO E ANASTASIO ALLA REGOLA.** Ce sont les patrons des cuisiniers et des pâtisseries. Voir, sur le grand autel, un tableau de M. Errante, qui a passé quelque temps pour un bon peintre.
- SAN-URBANO.** Près de la grotte de la nymphe Égérie, c'est un temple antique élevé probablement en l'honneur des Muses : on détruisit le portique quand on le changea en église.

7 octobre 1828. — Un nouvel arrivant demandait à Frédéric d'écrire sur son album la manière de voir Rome. Frédéric a écrit :

« S'attacher à ce que l'on voit, peu se soucier des noms, ne croire qu'aux inscriptions. »

Il y a quelques jours, une de nos compagnes de voyage prenait une vue à la chambre obscure, sur les bords du lac d'Albano, près de Grotta Ferrata. Son frère, qui venait de se pro-

mener et transpirait peut-être un peu, s'assit quelques minutes auprès d'elle pour corriger son dessin. Il sentit une fraîcheur agréable. Cette imprudence fut suivie d'un accès de fièvre de trente heures. Si elle fut revenue, nous serions tous partis pour Sienna, ville renommée pour la politesse de ses manières et la beauté du langage. M. Metaxa, je crois, médecin célèbre et homme d'esprit, a fait une carte des lieux attaqués par la fièvre; rien n'est baroque comme les contours de la contagion sur cette carte. Beau sujet à approfondir, mais raisonnablement, et non pas avec de jolies phrases vagues et élégantes, à la française. J'ai oublié de dire que les savants supposent que Grotta Ferrata est précisément dans le site occupé jadis par la maison de campagne de Cicéron, à Tusculum.

« Il y a peu de trivialité dans ce pays, disait un Français. — Je le crois bien, répond Frédéric, il y a peu de noblesse de manières. » Il ne s'est trouvé personne à Rome depuis Léon X pour enseigner les grâces *courtisanesques* dont la cour de Louis XV a empoisonné notre littérature et nos manières. Les tragédies de Voltaire ne sont-elles pas plus *nobles* que celles de Racine ?

10 octobre. — Une chose qui me donne de l'humeur à Rome, c'est l'odeur de chou pourri qui empoisonne cette sublime rue du Corso. Hier, prenant une glace devant la porte du café Ruspoli, j'ai vu entrer trois enterrements dans l'église de San-Lorenzo in Lucina, qui est entourée de maisons comme Saint-Roch à Paris. Dans la journée il y a eu douze enterrements. Ces corps sont enterrés dans une petite cour intérieure de l'église, et il fait aujourd'hui un vent de *scirocco* très-chaud et très-humide. Cette idée, à tort ou à raison, augmente le dégoût que me cause la mauvaise odeur des rues et le gouvernement de ce pays. On regarderait la proposition d'établir un

cimetière hors de la ville comme l'une des plus grandes impiétés possibles; le cardinal Consalvi lui-même n'osa la risquer. A Bologne, où le gouvernement de Napoléon a rejeté le cimetière à une demi-lieue de la ville, on aurait frémi, en 1814, à la chute des Français, de l'idée de rétablir un cimetière au centre de la partie habitée. Vous voyez nettement de combien le rayon de la civilisation s'est affaibli en pénétrant de Bologne ici (soixante-dix lieues).

11 octobre. — Les pauvres jeunes Français riches, qui sont ici fort bien élevés, fort doux, fort aimables, etc., mais trop mystiques ou trop sauvages pour se mêler à la société romaine, se réunissent entre eux le soir, dans une grande chambre d'auberge, pour jouer à l'écarté et maudire l'Italie. Il faut convenir que les jeunes Dijonnais qui étaient à Rome avec le président de Brosses (1740) menaient une vie un peu différente. C'est le siècle de Voltaire opposé à celui de M. Cousin.

Un jeune Parisien de 1829 est sensible aux gravures soignées des almanachs anglais, ensuite aux tableaux des peintres vivants qui lui sont expliqués six mois durant par des articles de journal. Ces tableaux ont le premier des mérites, celui de présenter des couleurs bien fraîches. Le jeune Français quitte le bois de Boulogne et le monde de Paris pour venir à Rome, où il s'imagine trouver tous les plaisirs, et où il rencontre en effet l'ennui le plus *impoli*. Quelques semaines après son arrivée, s'il a reçu du ciel le sentiment des arts, il admire un peu certains tableaux des grands peintres qui ont conservé la fraîcheur du coloris, et qui par hasard sont jolis; la galerie du palais Doria en offre plusieurs de ce genre. Il entrevoit le mérite de Canova; et l'architecture *propre* de Saint-Pierre, si voisine de la magnificence, le touche assez. Quelques jeunes Parisiens arrivent à comprendre le charme des ruines, à cause

des phrases de nos grands prosateurs qui les expliquent. Pour être poli, je ne nierai pas absolument qu'un sur cent n'arrive à goûter les statues antiques, et un sur mille les fresques de Michel-Ange.

Tout le monde feint d'adorer tout cela, et répète des phrases ; l'essentiel est de choisir des phrases assez modernes pour qu'elles ne soient pas déjà *lieu commun*. Rien de plaisant comme ces figures ennuyées que l'on rencontre partout à Rome, et qui jouent l'admiration passionnée.

Les jeunes Anglais sont de meilleure foi que les Français, ils avouent l'intolérable ennui mais leur père les oblige à passer une année en Italie.

Voulez-vous éviter l'ennui en arrivant à Rome ?

Avant de quitter Paris, ayez le courage de lire l'excellent dictionnaire de peinture du jésuite Lanzi, intitulé : *Historia pittorica della Italia* (Histoire de la peinture en Italie). Ce livre a été traduit.

On pourrait prendre un maître de beaux-arts, qui, d'après ce qui nous reste de tableaux au Louvre, apprendrait à distinguer le *faire* des cinq écoles d'Italie : l'école de Florence et celle de Venise, l'école romaine et la lombarde, et enfin l'école de Bologne, venue en 1590, soixante-dix ans après la mort de Raphaël, et qui imite toutes les autres.

La peinture des passions nobles et tragiques, la résignation d'un martyr, le respect tendre de la Madone pour son fils, qui est en même temps son Dieu, font la gloire de Raphaël et de l'école romaine. L'école de Florence se distingue par un dessin fort soigné, comme l'école de Venise par la perfection du coloris ; personne n'a égalé en ce genre Giorgion, le Titien et le Morone, célèbre faiseur de portraits. L'expression suave et mélancolique des *Hérodies* de Léonard de Vinci et le regard divin des *Madones* du Corrège font le caractère moral de l'é-

cole lombarde ; son caractère matériel est la science du clair-obscur. L'école de Bologne a cherché à s'approprier ce qu'il y avait de mieux dans toutes les autres. Elle a étudié surtout Raphaël, le Corrège et le Titien. Le Guide étudia les têtes du groupe de *Niobé*, et pour la première fois la peinture imita la beauté antique. Après la mort des Carraches, du Dominiquin et du Guerchin, on ne trouve plus dans l'histoire de la peinture italienne que quelques individus jetés de loin en loin : le Poussin, Michel-Ange de Carravage, etc.

Avant de quitter Paris, il faudrait pouvoir distinguer, à la première vue, si un tableau médiocre est fait dans le style de Raphaël ou par un imitateur du Corrège. Il faut être sensible à l'énorme différence qui sépare le style de Pontormo de celui du Tintoret. Si l'on néglige de se donner ce petit talent, qui coûterait trois mois de courses au Musée, on ne trouvera guère à Rome que l'ennui le plus impatientant, car on croit que le voisin s'amuse. Que diriez-vous d'un jeune étranger qui viendrait à Paris au mois de janvier pour s'amuser dans la société, et qui ne saurait pas danser ?

Si l'on veut sacrifier le premier étonnement, et, pour mieux comprendre Rome, s'accoutumer d'avance aux sensations qu'on doit y rencontrer, on peut à Paris aller examiner la cour du Luxembourg, une fontaine au nord-est de ce jardin, et l'intérieur du Val-de-Grâce. La façade de Saint-Sulpice donnera l'idée de ce qui se voit rarement en Italie, une masse énorme sans nul *style*, ni signification pour l'âme.

12 octobre. — On voyait dans les rues de Rome, il y a peu d'années, un mendiant connu de la police pour un goût particulier qui le portait à empoisonner. Deux ou trois personnes avaient péri ; une ou deux fois le gueux avait été mis en prison, et ensuite en était sorti par la protection de quelque *fra-*

tone. Ce gueux s'associa une pauvre femme espagnole qui, je crois, mendiait aussi, et, au bout de quelques mois, ne manqua pas de l'empoisonner avec de l'arsenic. La pauvre femme jeta les hauts cris; mais, à peine soulagée par les soins de quelque médecin charitable, elle protesta qu'elle s'était empoisonnée elle-même, et que son mari n'entraît pour rien dans cet accident.

On la revit dans les rues de Rome, estropiée par les effets de l'arsenic; mais elle aimait plus que jamais son compagnon, qui, au bout de quelques mois, eut de nouveau l'idée de l'empoisonner; et cette fois la pauvre Espagnole mourut. Le gueux alla tendre la main dans un autre quartier de Rome; mais il y avait alors pour ambassadeur d'Espagne, près le saint-siège, un homme incommode, M. de Vargas, qui prétendit voir punir l'assassin.

Le gouverneur de Rome lui fit la plus belle réponse du monde, pleine de sentiments d'humanité, ajoutant que, par malheur, l'homme qu'on pouvait en quelque sorte soupçonner du crime avait disparu. M. de Vargas donna quelques louis aux gendarmes du pays, qui rendirent au gouvernement le mauvais service d'arrêter l'assassin. Après cet incident, les instances de l'ambassadeur devinrent plus vives et les réponses du gouvernement plus embarrassantes à faire. On échangea un grand nombre de notes. M. de Vargas comprit que les protecteurs du mendiant cherchaient à gagner du temps et à faire traîner l'affaire en longueur, afin de pouvoir rendre la liberté à l'assassin, quand lui, Vargas, aurait quitté Rome.

Poussé à bout, il alla chez le cardinal secrétaire d'État, et, pour faire effet, s'emporta jusqu'à frapper du poing sur le bureau du vénérable personnage. Un tel excès mit en rumeur tout le palais: « *Ces étrangers sont pires que des diables,* » dit-on à la cour du pape; et enfin la colère, de M. de Vargas ne se

lassant point, malgré les insinuations les plus savantes et tous les délais qu'on put apporter, il arriva à Rome une chose inouïe: un assassin fut publiquement exécuté. Mais M. de Vargas acquit dans la bonne compagnie la réputation d'un homme cruel et abominable.

Les protecteurs de l'empoisonneur n'étaient que des gens humains et qui n'avaient nulle raison de protéger ce gueux. Si la pauvre femme empoisonnée eût été Romaine, jamais l'assassin n'eût été puni de mort. Il fallut un ambassadeur impoli, un homme à demi sauvage, qui conserve sa colère pendant plusieurs mois.

Le peuple de Rome n'est pas précisément méchant, mais passionné et furieux dans sa colère. L'absence de justice criminelle fait qu'il cède à ses premiers mouvements, quels qu'ils soient. Si vous vous promenez seul à pied avec une jolie femme, il est très-possible qu'elle soit insultée, ou à tout le moins regardée d'une manière extrêmement pénible.

La prison solitaire, et dans l'obscurité, serait une punition suffisante pour les Romains, à cause de leur imagination. Il faudrait leur en faire faire par les moines des récits effroyables. Je ne voudrais pas des peines trop sévères, mais il faudrait que jamais aucune insolence ou demi-assassinat ne restât impuni. Ici, chaque prêtre puissant a une famille ou deux qu'il protège; les juges sont d'autres prêtres, et à Rome rien ne s'oublie. Lors du conclave de 1823, qui a nommé Léon XII, un vote émis dans l'affaire Lepri a empêché un cardinal d'être porté au trône.

Je ne suis pas curieux de noircir ce livre de cinq ou six anecdotes comme celles de la pauvre Espagnole; d'ailleurs, je manque de l'emphase puritaine nécessaire pour être cru des gens graves. Ce qu'on appelle la galère ici, est une prison fort dure à Spoleto ou ailleurs. Mais l'homme colérique qui se

permet un coup de couteau a toujours trois espoirs (et chez ce peuple à imagination une raison d'espérer, quelque futile qu'elle soit, suffit pour voiler les objections les plus fortes et amener le triomphe des passions).

L'homme colérique espère :

1° N'être pas pris;

2° Par la faveur de quelque *fratone* n'être pas condamné;

3° Une fois condamné, être élargi, toujours par la faveur de quelque moine; ce qui n'arrivait point sous l'administration du général Miollis. Mais, comme tout se compense, avoir une jolie femme dans sa famille était un moindre avantage en 1811; donc le régime français est ennemi de la beauté.

Que va dire la sensibilité allemande? J'ai passé dix ans en Italie, j'y ai commandé de petits détachements, et j'ose dire qu'il vaudrait mieux pour ce pays que quelque innocent fût condamné, et que jamais aucun coupable n'eût l'espoir d'échapper. Au moyen de mille supplices, vers 1801, Napoléon avait aboli l'assassinat en Piémont; et, de 1801 à 1814, cinq mille personnes ont vécu qui auraient péri par le couteau.

Mais l'homme a-t-il le droit d'infliger la mort à son semblable? L'homme qui a la fièvre a-t-il le droit de prendre du quinine? N'est-ce pas aller manifestement contre la volonté de Dieu? On passe pour un grand homme moral en dissertant vaguement sur ce sujet. L'exemple du Piémont, en 1801, prouve que, sans la peine de mort appliquée sans pitié, jamais on n'abolira l'assassinat en Italie.

15 octobre 1828. — Nous avons commencé nos courses ce matin par l'église de Saint-Clément, derrière le Colysée, qui existait déjà en 417. Les dispositions matérielles de cette église peuvent donner une idée de ce qu'était le christianisme il y a quatorze cent onze ans.

Vous aurez besoin du souvenir de cette église si jamais la curiosité vous porte à étudier sérieusement la grande machine de civilisation et de bonheur éternel, nommée *christianisme*. L'église de Saint-Clément est, sous ce rapport, la plus curieuse de Rome.

Le vestibule en avant des églises, où s'arrêtaient, en 417, les pécheurs indignes de se mêler aux autres fidèles, est aujourd'hui à Saint-Clément un petit portique de quatre colonnes (ouvrage du neuvième siècle). Vient ensuite une cour environnée de portiques, où se plaçaient les chrétiens qui se trouvaient dans une position morale un peu moins mauvaise.

L'église proprement dite est partagée en trois nefs, par deux rangs de colonnes enlevées au hasard à divers édifices païens. On aperçoit au centre une enceinte en marbre blanc, qui porte le monogramme du pape Jean VIII, qui régnait en 872.

Cette enceinte servait de chœur; les fidèles entouraient les prêtres et pouvaient les entendre. Aux deux côtés de ce chœur, on remarque les *ambones*, ou pupitres, sur lesquels on plaçait les volumes des saintes Écritures qu'on lisait au peuple.

À Saint-Clément, le sanctuarium, disposé à peu près comme dans les églises du rit grec, est entièrement séparé du reste de l'église. On y trouve le siège de l'évêque qui présidait et ceux des prêtres qui assistaient aux cérémonies.

Après avoir examiné l'architecture de Saint-Clément, nous y avons remarqué quelques jolis objets d'art qui distraient de la fatigue causée par l'étude des premiers temps du christianisme.

Le tombeau du cardinal Rovarella est fort bien. La sculpture du quinzième siècle n'est pas insignifiante; bien ou mal, elle dit toujours quelque chose, comme les vers de Boileau.

Masaccio, qui fut un homme de génie de l'école de Florence,

et mourut en 1443, avant que la peinture eût acquis la perfection matérielle, a peint à fresque, dans la chapelle à gauche en entrant, quelques traits du crucifiement de Jésus et du martyre de sainte Catherine. La sottise a retouché ces fresques, où l'on ne trouve plus que quelques vestiges dignes du grand nom de Masaccio (les chefs-d'œuvre de cet homme illustre sont à l'église del Carmine, à Florence). Le mérite de ce peintre n'est visible qu'après deux ans de séjour en Italie. Masaccio mourut à Florence à quarante-deux ans, probablement empoisonné (1443). C'est une des plus grandes pertes que les arts aient jamais faites. S'il fût né cent ans plus tard, au sein d'une école qui avait déjà de grands modèles, Masaccio eût été un rival pour Raphaël; c'était le même génie.

Nous n'avons pas la plus petite idée du christianisme des premiers siècles. Depuis saint Paul, cet homme de génie comparable à Moïse, jusqu'à Léon XII, *felicamente regnante*, comme on dit à Rome, la religion chrétienne, semblable à ces grands fleuves qui se détournent suivant les obstacles qu'ils rencontrent, a changé de direction tous les deux ou trois siècles.

Par exemple, la religion actuelle, que le vulgaire croit *antique*, a été faite par les papes qui ont régné depuis le concile de Trente. Mais ces choses sont éloignées de nos yeux par ceux à qui elles donnent de *bons carrosses à ressorts bien liants*, ou le délicieux plaisir du pouvoir. (Consulter la vie de saint Charles Borromée, qui méprisait les carrosses.)

16 octobre. — On trouvera peut-être que les pages suivantes s'éloignent un peu de la réserve que je me suis imposée. L'article qu'on va lire est emprunté à un journal grave, intitulé la *Revue britannique*, qui l'a traduit librement d'un journal anglais. Tout le monde nous dit à Rome que les faits sont

exacts et racontés avec beaucoup d'indulgence pour certaines personnes.

*A sir William D*** à Londres.*

« Rome, le 25 décembre 1824.

« Vous voulez, mon cher William, que je vous fasse l'histoire du dernier conclave. Les histoires anecdotiques de Gregorio Leti et la réunion d'un conclave nouveau ont excité votre curiosité à cet égard, et vous désirez connaître les intrigues qui ont précédé l'élévation de Léon XII à la chaire de saint Pierre. La tâche que vous m'imposez est très-difficile à remplir. La police de Rome est bien organisée; ses agents sont puissamment secondés par les confesseurs. Chacun, dans les *conversazioni*, fait allusion à certains faits qui ne sont ici ignorés que des dupes : mais personne ne voudrait prendre sur lui d'initier un étranger à ces mystères. Ce n'est donc pas sans efforts que je suis parvenu à rassembler les matériaux du récit que je vais vous faire.

« A la chute de Napoléon, en 1814, le pape Pie VII envoya ici le prélat Rivarola, chargé de tous ses pouvoirs. Ce futur cardinal, dans son zèle fougueux et aveugle, annula toutes les lois et tous les règlements introduits par les Français, et révoqua les pouvoirs de toutes les autorités constituées par ces hérétiques. Dans moins d'une heure, Rome se trouva sans gouvernement, sans police, sans aucun moyen de prévenir ou de réprimer les crimes. Le parti fanatique espérait que cette populace redoutable, qui avait autrefois tranché les jours du général Duphot, et surtout les *Transteverins* qui habitent la partie de la ville située au sud-ouest du Tibre, assassinaient les deux ou trois cents hommes choisis auxquels Napoléon avait confié les magistratures de Rome. La populace paraissait, en effet, assez